

# la dramatique vie de marie r.

marie reverdy

---

Il est des moments, dans la vie, où l'on a du mal à dire... Des moments pendant lesquels l'émotion l'emporte sur notre capacité à comprendre la situation... C'est ainsi que l'on tire sa révérence, que le rideau tombe, et que nous devons quitter un monde pour revenir au réel en signant la fin du spectacle. Baudelaire, dans *Le rêve d'un curieux*, avait fait du tomber de rideau le signe de la mort, la fin de la cynique farce, car :

J'étais comme l'enfant avide du spectacle,  
Haïssant le rideau comme on hait un obstacle...  
Enfin la vérité froide se révéla :

J'étais mort sans surprise, et la terrible aurore  
M'enveloppait. – Eh quoi ! n'est-ce donc que cela ?  
La toile était levée et j'attendais encore.

J'attendais encore... sans faire de bruit, au lieu d'applaudir à tout rompre dès le noir venu. Mais je me sentais seule parmi le retentissement des mains qui s'entrechoquent. « Étrange angoisse que de ne pas supporter que la fin existe, et qu'elle ressemble à la nuit et au silence », me dis-je. Je vis un peu la même chose au cinéma lorsque, dès la dernière image, les corps se lèvent, les bouches érucitent, toussent, parlent, commentent, rigolent, niant au générique son droit à l'existence.

Mais pour le moment je suis dans la salle, face à la scène plongée, tout comme nous, dans le noir, pour quelques secondes de flottement exquis qui précède la lumière totale. Ce n'est qu'à ce moment, pour ma part, que je commencerai à applaudir, pas avant, car je sais que la fin viendra se contredire, et que tout finit toujours par des *saluts*. En effet, l'étymologie du mot salut nous rappelle que ceux-ci viennent compléter la proposition et achever l'œuvre. Le latin *salvus*, littéralement « entier, intact », nous donnera autant les *saluts* que la *santé*. Tout va bien, si Hamlet est mort, le comédien, lui, est *sain* et *sauf* ! Car il s'agit bien de cela, de la frontière entre fiction et réel, celle à travers laquelle le comédien refait surface et se présente à nous en tant que lui-même, après avoir quitté son personnage. Pas de représentation sans clôture qui en signale l'entrée et la sortie, mais un petit sas de décompression possible pour se remettre du voyage, couronné d'une révérence. Le salut est alors un signe extratextuel de la représentation et de l'art du comédien. Les performeurs, eux, ne saluent pas, puisque leur œuvre ne consiste pas en l'incarnation d'un personnage. Dans *Et Balancez mes cendres sur Mickey*, tous les comédiens étaient venus saluer, à leurs côtés les figurants, exception de la jeune fille qui avait été tondue en avant-scène, soulignant ainsi sa qualité de performeuse et non de comédienne. Absence significative, puisque notre œil de spectateur n'avait pu s'empêcher de voir, dans cette tonte, la référence histo-

rique de la Libération. Par l'absence de salut de la jeune fille, nous comprenions que le geste de la tonte échappait au jeu de comédien, qu'il ne racontait rien d'autre que lui-même, et que la référence historique ne résidait que dans notre réception de spectateur, située en dehors de l'œuvre, dans notre connaissance commune de l'Histoire. C'est fin, c'est malin, tu vas vraiment nous manquer Rodrigo.

Au *crépuscule des idoles*, comme dirait Nietzsche, j'attends encore, dans le silence. Car je sais que pour tout comédien il y a un ailleurs, une retrouvaille, au moins un salut.

Je ne vais pas essayer de taper des mains pour conjurer l'idée de fin. J'essayerai peut-être lorsque je serai au seuil du tombeau. Qui sait ? Peut-être que ça marche ? Mais pour le moment, je la savoure cette fin, et je m'éclipse à pas de loup, vous souhaitant Salut et Santé !!!

